FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 30 juin 1888

L'EXPIATION

DEUXIÈME PARTIE

I. - DEUX PETITES TÊTES BRUNES

Le quaker prit les deux enfants par la main, les conduisit jusqu'à la chaise de poste, les y assit auprès de lui et donna l'ordre au cocher de poursuivre sa route.

— J'allais me tuer, se dit-il, je sais maintenant pourquoi je dois vivre.

En souvenir du moment où il avait recueilli les enfants et qui coïncidait, comme on se le rappelle, avec sa lecture de Tite-Live, il donna à la petite fille le nom de Virginie. Et se rappelant tout à coup qu'un Anglais ou Américain, d'origine anglaise, ne laisse passer aucun événement sans y appliquer un vers de Shakespeare, il récita la tirade de Hamlet :

"Il y a plus de choses dans les cieux et sur la terre, Horace, que l'on n'en rêve dans votre philosophie." Et il appela le petit garçon Horace.

Maintenant qu'il avait charge de famille, ses plans se trouvaient modifiés. Il donna l'ordre à son cocher de rebrousser chemin.

Il avait ainsi retrouver son yacht et était parti pour Londres, où il avait fixé sa résidence. Depuis ce jour, le propriétaire de l'immense domaine d'Erié-City était devenu, pour les enfants qu'il avait recueillis près de la Bidassoa, le plus dévoué des pères. Lorsque Horace eut onze ans, et Virginie un peu plus de huit, il leur raconta comment ils étaient devenus ses enfants adoptifs et leur dit qu'ils devaient garder les prénoms qu'il leur avait donnés en y ajoutant son nom de famille.

—C'est, ajouta-t-il, le seul moyen que j'ai de vous faire retrouver un jour vos parents, s'ils vivent encore.

Horace et sa sœur grandirent sous cette tutelle bienfaisante. Ils reçurent une brillante éducation et voyagèrent partout avec sir Richard, en Europe et en Amérique. Un jour la vocation du jeune homme se révéla. Il était artiste et, de l'aveu de ses maîtres, il avait le droit de dire à son tour moi aussi je suis peintre Il fit des progrès rapides dans l'atelier du grand peintre anglais Landseer. Lorsqu'il fut en pleine possession de son talent, sir Richard lui dit :

—Tu es Espagnol. Ta patrie a le droit de réclamer un fils qui doit ajouter un fleuron à sa couronne.

Depuis deux ans Horace Stone était établi à Madrid où on ne le connaissait que sous le nom: Le Merveilleux; mais ce nom flamboyait au zénith de l'art castillan.

Horace venait d'atteindre sa majorité. Sir Richard lui avait fait une pension annuelle de cinquante mille francs, il avait confié Virginie, encore mineure, à la sollicitude de son jeune frère et repris lui-même son indépendance.

—J'ai besoin de voyager, avait dit le quaker.

Mais son attachement à ses enfants adoptifs ne l'éloignait guère d'eux. A peine avait-il quitté Madrid qu'il revenait frapper à la porte de l'atelier de son cher Murillo.

II.—LE PORTRAIT.

Horace se disposait à reprendre son travail, lorsqu'une voix bruyante retentit à ses oreilles :

—Bravo, mon cher !

Le peintre jeta ses pinceaux et courut à la rencontre du visiteur.

—Avant tout, dit en entrant un jeune homme, dont la mise élégante et le maintien souriant dénotaient un fils de famille riche, je demande, et, au besoin, j'exige que tu ne t'occupe pas de moi. Tu vas te remettre a ta besogne comme un esclave à sa meule. Ah ! tu veux être illustre, tu veux que tout Madrid, hommes et femmes, femmes surtout, passent des nuits blanches à rêver de ta gloire et de toi ; retourne à ton supplice et expie ta renommée par ton labeur, forçat du talent, pendant que moi, Juan-Antonio Garcia, je te contemple et t'admire, les mains dans les poches.

En achevant cette tirade, l'orateur s'était étendu sur un divan et avait allumé une cigarette.

—Tu réclames le privilège de tous les fainéants, dit l'artiste avec un sourire

—Et je le suis aujourd'hui plus que jamais, mon cher.

—Tu ne vas donc pas à ton ministère ?

—Si fait, mais il est trop tôt.

—Il vient de sonner midi.

—Je n'y mets jamais les pieds avant deux heures.

—Et tu en sors à quatre ?

—Généralement à trois et demie.

—Et que fais-tu pendant ce temps ?

—Fumer, me chauffer au *brasero* en hiver, au soleil en été, lire quelques documents et beaucoup de journaux et de romans, et attendre la fin du mois pour toucher mes deux mille francs que le gouvernement me compte tous les ans.

—Il a de la bonhomie, ton gouvernement. Mais parlons d'autre chose.

—D'Anita n'est-il pas vrai ?

—L'as-tu vue ?

—Cette nuit au théâtre. Tu n'y étais pas, et ton absence a été remarquée. Elle m'a demandé de tes nouvelles.

Un rayon de joie brilla dans les yeux de l'artiste.

—Anita est une charmeresse, reprit Juan-Antonio, une charmeresse et une étourdie. Elle dit tout haut ce qu'elle pense. Et pourquoi ne le dirait-elle pas ? Elle est fille unique d'un baron, vingt fois plus millionnaire que mon père Pablo, et tout le monde est à genoux devant elle comme devant un petit tyran. Don Alexandre, plus que personne, se laisse dominer par elle ; mais que vois-je ?

Du bout de sa canne il désigna les deux petites têtes brunes en marge du tableau.

—Tu connais l'original ? demanda Horace en riant.

—Anita... Elle est donc venue ici ?

—Oh ! non.

—Tant mieux, car cela deviendrait grave.

—Je l'ai peinte de mémoire.

—Dis plutôt de cœur. Eh ! enfant, je te félicite. Don Alexandre a dit-on l'intention de mettre deux cent mille douros dans la corbeille de noces de sa fille et deux cent mille douros valent, comme on dit à Paris, au moins un million en monnaie de France.

—J'aime Anita pour elle-même, non pour sa fortune.

—Je sais, la fortune ne fait pas le bonheur. Vieux refrain. A propos je t'apporte une bonne nouvelle.

—Laquelle ?

—Anita fait faire son portrait.

—Par Madrazo ?

Elle n'a pas encore désigné son peintre, mais je tiens 85 francs contre un centime et demi, que ce sera toi.

—Moi ?

—Ne va pas t'évanouir, pauvret, c'est au contraire le moment de t'armer de courage, puisque tu vas te trouver face à face avec le père ; car elle ne manquera pas d'envoyer don Alexandre ici.

—Tu rêves.

—Tu ne sais donc pas que ce que femme veut... se fait toujours. Si Anita est éprise de toi, elle ne reculera devant rien pour obtenir le consentement de son père à son mariage avec toi. Je la connais mieux que personne. N'ai-je pas été élevé avec elle ? Mais je ne suis pas au bout de mes révélations. Ta sœur ne vient donc jamais à ton atelier ?

—Rarement. Elle sort peu et donne tout son temps à la musique

—Pourquoi ne la mènes-tu pas dans le monde ?

—Virginie est très anglaise. Elle aime la solitude.

—Si tu savais toutes les questions que m'a faites Anita ?

—Ah ?

—Elle est la plus curieuse des filles d'Eve.

—Et tu encourages ce défaut ?

—En lui parlant le plus possible de toi.

A ce moment, un domestique entra et présenta

Il levait jusqu'à ses yeux un petit paysage qui semblait trembler dans ses mains.—(Voir page 12, col. 1).